

LES 2 SCÈNES  
SCÈNE  
NATIONALE  
DE BESANÇON

# L'ÉTÉ DU CINÉMA FRANÇAIS

JUILLET - SEPTEMBRE 2019



TARIFS 2018-2019	
<b>CINÉ À L'UNITÉ</b>	
Tarif plein	5 €
Tarif réduit *	4 €
Tarif spécial **	3 €
<b>CARTE CINÉMA (10 PLACES)</b>	
Tarif plein	40 €
Tarif réduit *	35 €
Tarif spécial **	25 €
*Personnes de 65 ans et plus, détenteurs de la carte Famille nombreuse, personnes en situation de handicap, abonnés des structures culturelles partenaires de la région, abonnés annuels Ginko, sur présentation d'un justificatif.	
**Jeunes de moins de 26 ans, bénéficiaires des minima sociaux, demandeurs d'emploi et détenteurs de la carte Avantages Jeunes, sur présentation d'un justificatif	
<b>Informations : 03 81 87 85 85</b>	
<b>www.les2scenes.fr - cinema@les2scenes.fr</b>	

Licences d'entrepreneur de spectacles  
 1-1061735 1-1061736 2-1061737 3-1061738  
 Design graphique: Thomas Huot-Marchand  
 Directrice de la publication: Anne Tanguy  
 Rédaction: Jean-Michel Cretin, Dorine Gobillot,  
 Lauren Scabello  
 Impression: L'imprimeur Simon, Ornans  
 Papier: Fedrigoni Arcoprint Milk 85g  
 Couverture: *L'île au trésor* ©Les Films du Losange

La Scène nationale de Besançon, Les 2 Scènes, est un établissement public de coopération culturelle. Il est subventionné par le ministère de la Culture - Direction régionale des affaires culturelles de Bourgogne-Franche-Comté, la région Bourgogne-Franche-Comté, le Département du Doubs et la Ville de Besançon, et bénéficie du soutien du CNC - Centre national du Cinéma, de l'Onda - Office national de diffusion artistique, de la Sacem et du programme européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse 2014-2020 dans le cadre du projet LaB E23.



Avec le soutien du CLA, centre de linguistique appliqué



## CALENDRIER JUILLET-SEPTEMBRE 2019

### JUILLET

MA. 2	18H30	CONTES DE JUILLET
	20H30	L'ÎLE AU TRÉSOR
JE. 4	20H30	LES CHATOUILLES
ME. 10	20H30	UN PEUPLE ET SON ROI
ME. 17	20H30	L'AUTRE CONTINENT
ME. 24	20H30	EN LIBERTÉ !
ME. 31	20H30	MADemoiselle DE JONCQUIÈRES

### AOÛT

ME. 7	20H30	UN BEAU VOYOU
ME. 14	20H30	LES MÉTÉORITES
ME. 21	20H30	C'EST ÇA L'AMOUR
ME. 28	20H30	L'ORDRE DES MÉDECINS

### SEPTEMBRE

MA. 3	20H30	L'AMOUR FLOU
JE. 5	19H	CAFÉ (APÉRO)-CINÉ
	20H30	SHÉHÉRAZADE

### CAFÉ (APÉRO)-CINÉ

Le rendez-vous des spectateurs, ouvert à tous.  
 Venez donner votre avis sur la programmation  
 de l'été et découvrir celle des mois à venir.  
**Jeudi 5 septembre à 19h, entrée libre**

L'été du cinéma français au Kursaal, c'est un programme de treize films sortis en salle ces douze derniers mois. La sélection que nous vous proposons est une invitation à retrouver chaque semaine quelques-uns des films que vous auriez aimé voir au moment de leur sortie mais aussi à en découvrir d'autres. Nous avons fait la part belle aux premiers ou seconds longs métrages d'auteurs en devenir et aux acteurs prometteurs qu'ils révèlent souvent. Ces films remarquables sont parfois passés inaperçus ou sont restés absents des écrans bisontins.

Et pour la première fois cette année, la sélection a été réalisée avec un collectif de spectateurs. Cette initiative a vu le jour lors des « café-ciné », un rendez-vous désormais régulier avec les spectateurs du cinéma des 2 Scènes au Kursaal. Désireux d'aller plus loin dans la relation déjà étroite qu'ils entretiennent avec le cinéma, ils se sont investis dans ces choix qui vous seront proposés tout l'été.

Nous espérons que vous serez nombreux cet été encore à partager notre enthousiasme.



L'île de loisirs de Cergy-Pontoise, c'est le territoire que Guillaume Brac s'est donné à explorer pour son deuxième long métrage (après *Tonnerre* en 2014), qui opère un détour par le documentaire. Brac n'en poursuit pas moins le même sentiment que dans ses fictions précédentes: celui de «vacance», cette poche de temps qui libère l'existence, la rend plus douce, plus sensible, plus cruelle parfois. Or, c'est ce même sentiment qu'on retrouve à la base de Cergy-Pontoise (en elle-même insignifiante): un concentré de disponibilité, une réserve inépuisable de rencontres, de visages, de silhouettes, de conversations et de façons d'être. Ainsi rassemblés, les plaisanciers composent un portrait mixte et bigarré de la France d'aujourd'hui, une petite Babel à ciel ouvert où se croisent diverses cultures, langues et provenances.

*L'Île au trésor* convoque dès les premières images un imaginaire aventurier: une bande de gamins s'infiltré en douce dans le parc, dont l'entrée est payante, mais ils se font vite repérer par des vigiles qui les reconduisent à la sortie. *L'Île au trésor* s'affirme ainsi comme un beau film sur la règle: les briefings de la direction et ses contournements (chacun cherche à se baigner où il veut). Le montage invente une temporalité à la fois ouverte et déclinante, qui s'enfonce doucement dans la nuit. Des étudiants saisonniers restent clandestinement sur le site après la fermeture pour y poursuivre leurs idylles: le règlement s'estompe avec le jour et tout redevient possible, comme accéder à des endroits secrets ou interdits. Intervient alors un passage magnifique où les adolescents naviguent en paddle jusqu'au pied d'une étrange pyramide perdue au milieu des eaux. Tout, de la surface mercurielle du fleuve aux reflets irisés du crépuscule, revêt alors un aspect irréel. À ce moment-là, l'idée d'exploration se pare d'un sens nouveau: surprendre la beauté là où elle se trouve, en n'hésitant pas à s'aventurer hors des clous.

Mathieu Macheret, *Le Monde*

MARDI 2 JUILLET À 18H30

## CONTES DE JUILLET

GUILLAUME BRAC – 1H10, 2018

**Paris et sa banlieue. Cinq filles, cinq garçons. Deux histoires. Un jour d'été.**

Sous le titre *Contes de juillet*, sont rassemblés deux moyens métrages tournés par Guillaume Brac en 2016 dans le cadre d'un atelier avec les élèves du Conservatoire d'art dramatique de Paris. Réalisés en partie sur la base de loisirs de la ville de Cergy-Pontoise en banlieue parisienne, ils nous offrent un contrepoint fictionnel à *L'Île au trésor*, documentaire qu'il commencera à tourner l'année suivante et qui est à découvrir ce soir à 20h30.

MARDI 2 JUILLET À 20H30

## L'ÎLE AU TRÉSOR

GUILLAUME BRAC – 1H37, 2018

**Un été sur une île de loisirs en région parisienne. Terrain d'aventures, de drague et de transgression pour les uns, lieu de refuge et d'évasion pour les autres. De sa plage payante à ses recoins cachés, l'exploration d'un royaume de l'enfance, en résonance avec les tumultes du monde.**



JEUDI 4 JUILLET À 20H30

## LES CHATOUILLES

ANDRÉA BESCOND & ÉRIC MÉTAYER – 1H43, 2018  
AVEC ANDRÉA BESCOND, KARIN VIARD, CLOVIS CORNILLAC

**Odette a huit ans, elle aime danser et dessiner. Pourquoi se méfierait-elle d'un ami de ses parents qui lui propose de «jouer aux chatouilles»? Adulte, Odette danse sa colère, libère sa parole et embrasse la vie...**

Ce combat pour surmonter l'irréremédiable, Andréa Bescond en avait d'abord fait un spectacle *Les Chatouilles ou la danse de la colère*, présenté en 2014 au Festival off d'Avignon, qui lui avait valu le prix d'interprétation féminine. L'adaptation au cinéma n'en était que plus délicate. En donnant un visage à tous ces personnages, elle lui donne à la fois une dimension plus fictionnelle et plus universelle. Outre Andréa Bescond qui interprète son propre rôle adulte, Pierre Deladonchamps y est glaçant dans le rôle de l'ami fidèle de la famille, charmant et dévoué. Karin Viard et Clovis Cornillac incarnent avec raideur et sensibilité des parents tétanisés et incapables d'affronter la réalité. Le tout forme

un récit chaotique mais admirablement maîtrisé, rythmé par des séquences de danse, dans lesquelles Odette exprime avec son corps plutôt que par les mots toute la force de son désarroi intérieur. Par son traitement singulier, sa fantaisie et sa liberté de ton, son énergie débordante de colère, sa narration en forme de puzzle, le film nous embarque dès les premières secondes avec son héroïne dans les méandres de sa mémoire et de son long parcours de reconstruction. Il nous laisse hébétés, débordant d'émotions. Sonnés et bouleversés. Surtout, Andréa Bescond et Éric Métayer parviennent sur un sujet aussi grave à éviter tout pathos. Ils n'hésitent pas à instiller légèreté et autodérision à ce véritable parcours de résilience, parvenant même à faire de ce drame un film étrangement lumineux.

Céline Rouden, *La Croix*



MERCREDI 10 JUILLET À 20H30

## UN PEUPLE ET SON ROI

PIERRE SCHOELLER – 2H, 2018

AVEC GASPARD ULLIEL, ADÈLE HAENEL, OLIVIER GOURMET

**En 1789, un peuple est entré en révolution. Écoutons-le. Il a des choses à nous dire.**

**Un peuple et son roi croise les destins d'hommes et de femmes du peuple, et de figures historiques. Leur lieu de rencontre est la toute jeune Assemblée nationale. Au cœur de l'histoire, il y a le sort du Roi et le surgissement de la République...**

L'ambition de Pierre Schoeller – sans doute la plus haute et la plus folle qu'ait connue le cinéma français ces dernières années – est de redonner vie et sens à la révolution, de mettre en scène la mort d'un monde et la naissance d'un autre, ce qui est advenu en France entre le 9 avril 1789 et le 21 janvier 1793, date de l'exécution de Louis XVI. Le metteur en scène se penche sur des êtres en lutte pour la reconnaissance de leur individualité, leur existence, leur pouvoir au sein d'un univers mouvant. Pierre Schoeller n'est pas un idéologue, mais réussit la prouesse de représenter cette période fondatrice. Le réalisateur de *L'Exercice de l'État* (2011) concentre les images, les discours, les figures et les conflits

avec une acuité intellectuelle et une énergie qui emportent tout. Allant et venant des gâlets du faubourg Saint-Antoine à Versailles, des Tuileries ensanglantées à la salle du Manège de l'Assemblée nationale, *Un peuple et son roi* trouve son rythme, une perpétuelle accélération, faite de contretemps et d'avancées imprévues qui portent les acteurs de l'histoire bien plus loin que la plupart d'entre eux ne l'avaient calculé. Dans le personnel parlementaire, Pierre Schoeller précipite des figures oubliées à la tribune: on entendra plus Barnave que Danton. Également scénariste, Schoeller choisit ses intervenants en fonction de leurs discours, conservés dans les archives parlementaires. L'exactitude des propos répond à celle des costumes, des décors. Ce film est voué à réveiller la réflexion sur l'idée de révolution, sur son actualité. Quand on arrive sur la place de la Concorde, ce matin d'hiver, on comprend alors que ce titre un peu déconcertant: *Un peuple et son roi*, n'est qu'un premier chapitre, celui de l'apprentissage de l'idée de république, de la sortie de l'enfance d'une nation. Le second chapitre, que l'on espère, serait celui des premiers pas de ce nouveau régime, violents, tragiques, féconds.  
Thomas Sotinel, *Le Monde*



MERCREDI 17 JUILLET À 20H30

## L'AUTRE CONTINENT

ROMAIN COGITORE – 1H30, 2019

AVEC DÉBORAH FRANÇOIS, PAUL HAMY, DANIEL MARTIN

**Maria a 30 ans, elle est impatiente, frondeuse, et experte en néerlandais. Olivier a le même âge, il est lent, timide et parle quatorze langues. Ils se rencontrent à Taiwan. Et puis soudain, la nouvelle foudroyante. C'est leur histoire. Celle de la force incroyable d'un amour. Et celle de ses confins, où tout se met à lâcher. Sauf Maria.**

« *L'Autre Continent* est d'abord la chronique d'un amour hors-norme: les personnages, tous deux polyglottes, se rencontrent à Taiwan dans une langue qui n'est pas la leur. Le film joue évidemment sur cette métaphore: dans quelle langue se parle-t-on? Dans la première partie, Olivier et Maria ne se comprennent pas vraiment, leurs échanges se font à un autre niveau. Mais, pour moi, le mélange des langues était d'abord l'occasion de m'intéresser à la mémoire. C'est véritablement un art et c'est d'ailleurs ainsi qu'était considérée la mémoire avant la diffusion de l'écriture. Les gens apprenaient à mémoriser des histoires et des discours au mot près et pour cela ils utilisaient «la méthode des lieux», qui

consiste à placer des souvenirs dans des lieux mentaux, et à reparcourir mentalement ces lieux lorsqu'il s'agit de se les rappeler. Ce parcours du souvenir, c'est ce à quoi s'attelle Maria. Dès le début, j'avais le désir d'une forme de kaléidoscope, où les pièces se mêlent et s'entrechoquent. Je tenais à travailler sur des différences d'échelles et de régimes; passer d'une proximité des personnages en caméra épaule, à soudain une vue aérienne...

La plupart des films qui mêlent amour et maladie se terminent de deux façons: soit la personne meurt, soit elle est sauvée. Ici, la réponse est différente et c'est ce qui m'intéresse. Olivier et Maria nous ramènent à la question, universelle, qui se présente forcément à un moment d'une relation: faut-il renoncer à cet amour? Qui croit encore aujourd'hui à la simplicité de la phrase du conte: Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants? »  
Romain Cogitore



MERCREDI 24 JUILLET À 20H30

## EN LIBERTÉ !

PIERRE SALVADORI – 1H48, 2018

AVEC ADÈLE HAENEL, PIO MARMAÏ, DAMIEN BONNARD

**Yvonne, jeune inspectrice de police, découvre que son mari, le capitaine Santi, héros local tombé au combat, n'était pas le flic courageux et intègre qu'elle croyait mais un véritable ripou. Déterminée à réparer les torts commis par ce dernier, elle va croiser le chemin d'Antoine, injustement incarcéré par Santi pendant huit longues années. Une rencontre inattendue et folle qui va dynamiter leurs vies à tous les deux.**

*En liberté!* ne parlera que de cela, de cette folle quête de remettre le monde à l'endroit qu'on s'est raconté être le bon, des films que l'on se fait et qui nous construisent, nous aident à aimer et nous aident à vivre. Comme souvent chez Pierre Salvadori, le mensonge servira de ressort, armant des situations explosives tout en tentant d'œuvrer pour le vrai.

Remarquablement écrit, sautant du burlesque au slapstick ou à la comédie romantique, ce neuvième film du réalisateur caracole à toute vitesse et mélange les genres avec entrain. Il assume ses références écrasantes (Billy Wilder, Philippe

de Broca, Ernst Lubitsch, Jonathan Demme... entre autres) et réinvente un style propre qui tisse les faux récits de chacun et la réalité du quotidien. Ce qui est drôle, ici, c'est que rien ne l'est, à la base. La solitude, l'injustice, la trahison président à tous ces destins croisés, entremêlés, tricotés même en sac de nœud! Ce qui est beau, c'est que le cinéma est le centre du film, son essence et sa raison d'être: comment une fiction devient réalité, comment l'imagination est un moteur (et parfois, aussi, un frein). Entre feu d'artifice d'émotions et explosions de rires, il y a quelque chose de revigorant dans *En liberté!* Adèle Haenel, Pio Marmaï, Damien Bonnard et Audrey Tautou, sans oublier Vincent Elbaz sont tous épatants, émouvants et drôles, sur le fil de sentiments contradictoires.

L'expression « en liberté » s'applique ici à tous les personnages, mais convient d'abord à l'imagination du réalisateur qui jusque-là n'avait jamais tant lâché la bride à son cinéma.

Élisabeth Franck-Dumas, *Libération*



MERCREDI 31 JUILLET À 20H30

## MADemoiselle DE JONQUIÈRES

EMMANUEL MOURET – 1H50, 2018

AVEC CÉCILE DE FRANCE, ÉDOUARD BAER, ALICE ISAAZ

**Madame de La Pommeraye, jeune veuve retirée du monde, cède à la cour du marquis des Arcis, libertin notoire. Après quelques années d'un bonheur sans faille, elle découvre que le marquis s'est lassé de leur union. Follement amoureuse et terriblement blessée, elle décide de se venger de lui avec la complicité de Mademoiselle de Jonquières et de sa fille...**

Le cinéaste adapte librement un chapitre du roman de Diderot, *Jacques le Fataliste et son maître*. Là où Bresson dans *Les Dames du bois de Boulogne* situait le récit au vingtième siècle, Emmanuel Mouret reste fidèle au dix-huitième. Fidélité à la matière (les décors, les costumes) et à l'esprit. Et ce siècle renaît dans le présent, y retrouvant sa vivacité, sa lumière et le mouvement de la vie. Le classicisme exhause la beauté, la délicatesse et l'élégance. Loin d'être un parti pris prévisible, il fait du récit, un récit « contemporain de tous les âges ». Nous n'avons pas affaire à des personnages situés socialement ou histori-

quement mais avant tout à des êtres de désirs qui s'interrogent sur les usages amoureux et moraux. Interroger ses désirs et les usages, c'est les mettre à l'épreuve de la parole. La mise en scène de cette parole joue sur ce qui n'est ni tout à fait dévoilé, ni tout à fait dissimulé, dans le style toujours alerte et délicat d'Emmanuel Mouret. L'effleurement des mots précède et prolonge alors celui des corps. La grâce se donne aussi dans un sourire, dans un regard enjoué, dans une nuque ou un port d'épaulé. Ces mouvements d'existence se créent là sous nos yeux parce que les véritables mouvements des personnages sont intérieurs. À l'inverse de beaucoup de films d'époque, *Mademoiselle de Jonquières* n'est d'ailleurs pas la superposition de divers éléments d'ordre pictural, sonore ou dramatique mais une intime et subtile combinaison révélée par la photographie de Laurent Desmet.

Maryline Alligier, *Culturopoing.com*



MERCREDI 7 AOÛT À 20H30

## UN BEAU VOYOU

LUCAS BERNARD – 1H44, 2019  
AVEC CHARLES BERLING, SWANN ARLAUD,  
JENNIFER DECKER

**Le commissaire Beffrois attend la retraite avec un enthousiasme mitigé quand un vol de tableau retient son attention. Est-ce l'élégance du procédé ? L'audace du délit ? La beauté de l'œuvre volée ? Beffrois se lance à la recherche d'un voleur atypique, véritable courant d'air, acrobate à ses heures.**

Voici une comédie piquante dont le scénario sophistiqué et les dialogues narquois font immédiatement mouche, tout autant que la mise en scène, alerte et référencée. Ce jeune cinéaste dirige avec virtuosité ses comédiens, parmi lesquels le toujours parfait Swann Arlaud et l'excellente Jennifer Decker (de la Comédie-Française), dont le charme mutin est à l'exact diapason de ce savoureux premier film. Tout est délicieusement atypique dans ce premier long métrage qui fait habilement bouger les lignes sociales. Un flic perdant, mais « de droite, par réflexe », change sa vision du monde et de l'art, en ré-épousant soudain celle de son épouse pourtant disparue. Un jeune Arsène Lupin sort

du cadre petit-bourgeois dans lequel il a grandi, mais devra faire avec l'anticonformisme d'une jeune restauratrice de tableaux dont il est amoureux.

Face à Swann Arlaud (le voleur), subtil, tout en sourire doux et regards piquants, Charles Berling excelle en Colombo saisissant sa dernière chance. Avec ses dialogues ciselés, le réalisateur chaparde du côté de Pierre Salvadori ou de Philippe de Broca. Il sait capter l'authenticité des lieux – petit logement HLM ou pavillon de la banlieue ouest – et s'amuser d'une éternelle perplexité face à l'art contemporain. Une morale enthousiasmante court tout au long de cette comédie d'initiation sur le tard : l'art libère même (et surtout) quand on peine à le saisir...

Guillemette Odicino, *Télérama*



MERCREDI 14 AOÛT À 20H30

## LES MÉTÉORITES

ROMAIN LAGUNA – 1H25, 2019  
AVEC ZÉA DUPREZ, BILLAL AGAB, OUMAIMA LYAMOURI

**Nina, 16 ans, rêve d'aventure. En attendant, elle passe l'été entre son village du sud de la France et le parc d'attractions où elle travaille. Juste avant de rencontrer Morad, Nina voit une météorite enflammer le ciel et s'écraser dans la montagne. Comme le présage d'une nouvelle vie.**

Romain Laguna, jeune trentenaire, signe avec *Les Météorites*, un premier film doux et original, une ode sensible, douce-amère sur les fluctuations et les errances de l'adolescence. Romain Laguna décide de peindre cette histoire dans l'arrière-pays héraultais, où vignes, rivières et montagnes se côtoient harmonieusement sous le soleil perçant du sud de la France. Une manière pour le réalisateur de saisir une partie de son enfance biterroise, d'immortaliser ses souvenirs et de capter la douceur de ce paysage minéral. Rares ont été les films s'aventurant dans ces contrées retirées de l'Hérault et encore plus rares sont ceux à y avoir mis autant de poésie. Là où *Les Météorites* se distingue par une belle singularité, c'est dans cette fuite du réel vers

l'onirisme. Une échappée fugace qui apporte dès les premières minutes une étrangeté bienvenue. Le film refuse lui-même de porter l'étiquette du film naturaliste sur les tourments de l'adolescence pour tendre vers autre chose. Cette météorite qui tombe du ciel devient un présage. Un signe dans cette quête de sens et sur la nécessité de donner une trajectoire à sa vie. Une métaphore qui joue avec les échelles, de l'infiniment grand à l'infiniment petit et qui replace son personnage à sa juste place.

Le film reste à la lisière de l'étrange, le touche sans jamais l'embrasser, joue sur le présage et s'accorde cette part de rêverie pour finalement transcender son récit initiatique. Une manière de faire vaciller tout ce qu'on pouvait attendre d'une œuvre pourtant balisée, en slalomant habilement entre les genres. Du sang-neuf culotté et prometteur pour une œuvre scintillante comme une comète.

Jonathan Rodriguez, *Le mag du ciné*



MERCREDI 21 AOÛT À 20H30

## C'EST ÇA L'AMOUR

CLAIRE BURGER – 1H38, 2019  
AVEC BOULI LANNERS, JUSTINE LACROIX,  
SARAH HENOCHSBERG

**Depuis que sa femme est partie, Mario tient la maison et élève seul ses deux filles. Frida, 14 ans, lui reproche le départ de sa mère. Niki, 17 ans, rêve d'indépendance. Mario, lui, attend toujours le retour de sa femme.**

Avec ce premier long métrage réalisé en solo, Claire Burger (co-réalisatrice de *Party Girl*) s'inspire de son histoire personnelle pour nous faire partager avec une tendresse infinie, la crise d'une famille ordinaire et sa capacité à se reconstruire. Défiant des siècles de patriarcat, où l'abandon du domicile conjugal demeurait un privilège presque exclusivement masculin, elle dresse, d'une part le portrait d'une femme indépendante sans jamais la juger, mais aussi et surtout celui d'un père condamné à endosser un rôle auquel il n'a pas été préparé. Celui de prendre en charge le destin de ses deux filles, Frida et Niki. Pour traiter un tel sujet sans tomber dans le pathétique, il en faut du talent, celui-là même que déploie la jeune réalisatrice pour dessiner une histoire qui, laissant la place aux émotions plus

qu'aux péripéties narratives, émeut sans jamais tomber dans le piège de l'apitoiement. Cet homme paumé plein de bienveillance admet que sa femme a besoin de prendre un peu de distance, mais ne peut s'empêcher de multiplier les subterfuges pour croiser sa route. C'est au comédien belge Bouli Lanners que Claire Burger, d'ordinaire habituée à ne travailler qu'avec des acteurs non professionnels, confie, touchée par la générosité et l'humanité qu'il dégage, le soin de faire vivre ce Mario au cœur gros et à la maladresse touchante. Avec pudeur, il promène, tout au long du film, sa carrure d'homme blessé, tiraillé entre sa difficulté à communiquer et son désir sincère de se tenir à l'écoute de ses filles dont il peine à cerner les attentes. Il joint sa grandeur d'âme à la vivacité de ses jeunes partenaires débutantes (l'émouvante Justine Lacroix et la pétillante Sarah Henochsberg) et entre élan du cœur et désarroi, entre faux pas et câlins, forme avec elles un trio à l'authenticité épatante pour faire de ce film une ode vibrante à la paternité, mais aussi à l'amour sous toutes ses formes, de celui qui permet à la vie de toujours renaître.

Claudine Levanneur, *À voir à lire*



MERCREDI 28 AOÛT À 20H30

## L'ORDRE DES MÉDECINS

DAVID ROUX – 1H33, 2019  
AVEC JÉRÉMIE RENIER, MARTHE KELLER, ZITA HANROT

**Simon, 37 ans, est un médecin aguerri. L'hôpital, c'est sa vie. Il côtoie la maladie et la mort tous les jours dans son service de pneumologie et a appris à s'en protéger. Mais quand sa mère est hospitalisée dans une unité voisine, la frontière entre l'intime et le professionnel se brouille. L'univers de Simon, ses certitudes et ses convictions vacillent...**

David Roux a choisi pour son premier long métrage un sujet qu'il connaît bien, non comme docteur mais parce qu'il vient d'une famille de médecins, entre des parents chefs de service et un frère pneumologue. Cet *Ordre des médecins* est un peu le leur puisqu'inspiré de ce que la famille a vécu lors de la mort de la mère du réalisateur.

Il y explore la frontière plus ténue que jamais entre le professionnel et l'intime pour un praticien dès lors qu'un proche vit ses dernières heures. Comment garder la distance indispensable pour annoncer des nouvelles tragiques à ses patients ? Comment répondre aux attentes

de sa famille qui voit en vous l'homme par qui le miracle est possible ? Cette dualité professionnel / intime constitue le cœur de cette première réalisation où David Roux a conscience que toute histoire vécue, aussi bouleversante soit-elle, ne suffit pas à faire un film ; que raconter l'histoire de ce pneumologue voyant ses certitudes voler en éclat par l'arrivée de sa mère quasi condamnée dans un service voisin ne va pas forcément toucher les autres.

Son talent consiste à ne jamais prendre le spectateur en otage de ses propres émotions avec une dignité que l'on retrouve dans l'interprétation de ceux qu'il a réunis devant sa caméra, du premier rôle (Jérémy Renier) aux seconds (Zita Hanrot, Maud Wyler, Marthe Keller...). Leur puissance tranquille symbolise la maîtrise du cinéaste dans cette première œuvre éloignée de tout chantage affectif.

Thierry Chèze, *Première*



MARDI 3 SEPTEMBRE À 20H30

## L'AMOUR FLOU

ROMANE BOHRINGER, PHILIPPE REBBOU – 1H37, 2018  
AVEC ROMANE BOHRINGER, PHILIPPE REBBOU

**Romane et Philippe se séparent. Après 10 ans de vie commune, deux enfants et un chien, ils ne s'aiment plus. Enfin... ils ne sont plus amoureux. Mais ils s'aiment quand même. Beaucoup. Trop pour se séparer vraiment ? C'est flou. Alors, sous le regard circonspect de leur entourage, ils accouchent ensemble d'un « sépartment » : deux appartements séparés, communiquant par la chambre de leurs enfants ! Peut-on se séparer ensemble ? Peut-on refaire sa vie, sans la défaire ?**

Une histoire de fous, mais aussi une histoire floue. Rarement film aura autant imbriqué histoire vraie et fiction que *L'Amour flou*, tant Romane Bohringer et Philippe Rebbot ont tenu à raconter leur séparation iconoclaste sur un ton décalé. Tous deux portent leur nom véritable dans le film et c'est toute la famille Bohringer-Rebbot qui y passe, les enfants, les parents, le chien... En soi, c'est troublant. Exhibitionnisme ? Pas du tout. Si l'autobiographie entre souvent dans le champ des possibles au cinéma, elle est rarement aussi

intime que dans *L'Amour flou*. Mais ce n'est pas tant cette intimité qui fait la valeur du film. C'est sa transposition dans une fiction totalement assumée. Un décalage infime et subtil produit une comédie d'une drôlerie constante, avec un comique de situation et des dialogues qui font mouche à chaque réplique. Ou presque. Avec toujours cet amour qui porte le film. Nous ne sommes plus dans le « Je t'aime, moi non plus », ou le « Ni avec toi, ni sans toi », dramatiques, mais dans un « Je t'aime, malgré tout ». Réussir à faire rire sur une séparation relève d'une gageure. Alors, l'on dira, quid des enfants qui se trouvent dans ce « sas », leur chambre étant entre les deux appartements séparés ? Victimes collatérales, égoïsme des parents ? Mais non, c'est tout autour d'eux que cette vie nouvelle se construit. Par tous les bouts, *L'Amour flou* est une preuve d'amour.

Jacky Bornet, *France info*



JEUDI 5 SEPTEMBRE À 20H30

## SHÉHÉRAZADE

JEAN-BERNARD MARLIN – 1H50, 2018  
AVEC DYLAN ROBERT, KENZA FORTAS, IDIR AZOUGLI  
PRIX JEAN VIGO – CÉSAR DU MEILLEUR PREMIER FILM

**Zachary, 17 ans, sort de prison. Rejeté par sa mère, il traîne dans les quartiers populaires de Marseille. C'est là qu'il rencontre Shéhérazade...**

Marseille, ses quartiers difficiles, ses trafics, sa violence, mais sans le folklore. La vérité de cette ville où il a passé son enfance, Jean-Bernard Marlin la cherche dans les visages de ses personnages, métissés comme leur langage. Porté par la grâce de deux comédiens non professionnels, Dylan Robert et Kenza Fortas, eux aussi marseillais, ce premier long métrage noue d'emblée des liens avec le cinéma de Maurice Pialat (*À nos amours*) et celui d'Abdellatif Kechiche (*La Vie d'Adèle*), réalisateurs passionnés par la jeunesse. Celle de Zac et de Shéhérazade appartient déjà au passé : elle se lit sur leurs traits, mais eux semblent l'avoir oubliée. Leur duo se forme à l'aveuglette, dans la routine des petits business. Elle se vend, il surveille ses clients, encaisse l'argent. Et puis, histoire simple et magnifique, l'amour surgit

entre eux et les rend à leur jeunesse, comme un besoin de fusion réparatrice. Au cœur d'une réalité qui reste éprouvante naît une douceur intense. C'est à une éducation sentimentale en accéléré qu'on assiste : en devenant des amoureux de leur âge, en s'accrochant à leur passion adolescente, Zachary et Shéhérazade vont, d'un coup, avancer vers l'âge adulte. Mais, au gamin qui s'est épris de celle dont il s'était fait le souteneur sans le vouloir, les amis du milieu mafieux rappellent leur code « d'honneur » : il ne faut avoir aucun respect pour les putes. En aimer une, c'est trahir le clan. Cette loi apporte dans le scénario des éléments de polar qui s'intègrent parfaitement à l'univers presque documentaire du film. Avec sensibilité et intelligence, Jean-Bernard Marlin a construit ce film autour d'une question d'actualité : le respect pour la femme, quelle qu'elle soit. En plongeant dans un milieu machiste, où le mépris pour les filles de la rue conforte un sentiment de domination, le jeune cinéaste séduit, d'abord, par sa générosité, et impressionne, finalement, par son courage et sa vigueur critique.

Frédéric Strauss, *Télérama*

### PRÉCÉDÉ DU CAFÉ (APÉRO)-CINÉ À 19H

Le rendez-vous des spectateurs, ouvert à tous. Venez donner votre avis sur la programmation de l'été et découvrir celle des mois à venir.



# AU KURSAAL

Place du Théâtre - 25000 Besançon

Renseignements : 03 81 87 85 85  
cinema@les2scenes.fr  
www.les2scenes.fr

